

JEAN-MARIE STRAUB : C'était de combattre l'opacité... en sachant très bien qu'on n'y arriverait, qu'on qu'on n'arriverait à aucun résultat. Dans ce sens-là, le film ressemble à aucun de nos films parce que... à part quelques moments j'ai jamais fait un film avec des des des phrases que je comprenais pas... (Rires.) Je dis pas que c'est le cas pour le Mallarmé, m'enfin tout de même...

..... **Plan 18**

(3 minutes 5 secondes)

C'est le noir dans la salle pendant une quinzaine de secondes mais un noir nourri de frôlements et de respirations, puis la lumière arrive, avec des bruits de la ville. Des spectateurs regardent et écoutent le début d'Othon. On en voit une vingtaine, assis dans des fauteuils rouges. La caméra est à leur gauche. Remarque-t-on que celle-ci est exactement au même endroit que dans les plans 17 et 15, mais tournée vers les spectateurs, et non vers l'estrade ? Si on le remarquait, ou si inconsciemment etc., alors s'imposerait, rien que par cette forme, l'idée que c'est le même débat.

Le plan est coupé brusquement, visiblement, juste après « ... de son maître », c'est-à-dire à la fin du plan suivant le générique, autrement dit environ deux minutes cinquante secondes après le début du film.

Si ce n'est déjà fait, on comprend qu'on ne verra jamais les spectateurs poser des questions pendant les débats, qu'on ne les verra que regardant et écoutant des films.

..... **Plan 19**

(4 minutes 25 secondes)

C'est la salle des plans 3 et 5, ou, plus près, des plans 15 et 17. La caméra est à la gauche des spectateurs, exactement au même endroit que dans le plan précédent, mais l'angle est totalement différent. Elle est à la même place que dans le plan 5 mais le cadre est plus serré, on ne voit pratiquement pas l'estrade. Jean-Marie Straub est assis sur l'estrade, au premier plan, et sur la gauche. Il est cadré à l'épaule, toujours en plan fixe.

JEAN-MARIE STRAUB, attendant : Dites-moi quelque chose comme ça, sans micro.

UNE SPECTATRICE : Je voulais savoir si vous avez fait une représentation théâtrale avant de filmer, comme vous avez fait avec Pavese ou Vittorini.

JEAN-MARIE STRAUB : Non, non, pas du tout.

LA SPECTATRICE : Pas du tout.

JEAN-MARIE STRAUB : Non, non. On a répété pour le film, pendant trois mois... sans la moindre ambition d'une représentation théâtrale. Sans la moindre envie d'ailleurs. Non, on a répété pour le film, voilà. On a travaillé comme on devrait, comme le devraient faire tous les metteurs en scène, tous les gens qui font un film : avec les acteurs. Il se trouve qu'ils travaillent plus... Enfin, ça c'est une autre histoire. De toute façon, les acteurs ne sont plus capables d'apprendre un texte. (Après un temps) Quoi ?

UN SPECTATEUR, dont on reconnaît peut-être la

voix, du velours tendu ou du feutre sur de la pierre, entendue brièvement en fait au plan 5 où il était le troisième spectateur : Pourquoi avoir fait un film barbare ?

JEAN-MARIE STRAUB : Parce que j'aime la barbarie.

LE SPECTATEUR, *après un temps* : Vous pourriez peut-être un peu développer.

JEAN-MARIE STRAUB : La barbarie, y'en a une qui sort du capitalisme et y'en a une autre... Et il faut faire des prières pour que l'autre un jour prenne le dessus.

LE SPECTATEUR : C'est un choix esthétique. Expliquez-nous en quoi votre film est barbare. Parce que le capitalisme...

JEAN-MARIE STRAUB : Ça, vous dites ça parce que je l'ai dit ou parce que vous l'avez éprouvé ? (*En se levant et s'approchant du premier rang, de sorte qu'il sort presque complètement du champ*) Non mais ça c'est quand même intéressant parce que si, si on est en train de pratiquer de la, de la rhétorique vague entre nous, je, je, je préfère aller boire un whisky de l'autre côté de la rue ! Alors, vous dites ça comment ? Parce que vous avez éprouvé que c'est un film barbare ou non ?

LE SPECTATEUR : Je l'aurais pas exprimé comme ça mais vous l'avez dit et je trouve en définitive que c'est pas faux.

JEAN-MARIE STRAUB : Bon alors vous repre-

nez des paroles ! (*En rentrant dans le champ et commençant à sillonner entre l'estrade et le premier rang*) Par conséquent ça prouve une fois de plus qu'on devrait pas faire des discussions et que j'aurais pas dû venir ici, j'aurais dû me reposer chez moi et penser à l'avenir ou à la mort et puis c'est tout ! Parce que dès qu'on arrive... Alors ça c'est comme dans certains cinéclubs y'a déjà trente ans, ils me disaient Ah comme ce que vous dites est drôle, si vos films étaient aussi drôles ! (*Rires.*) C'est la même chose ! Là, vous vous foutez de moi, je regrette.

LE SPECTATEUR : Non, pas du tout, pas du tout.

JEAN-MARIE STRAUB : Comment ?

LE SPECTATEUR : Je ne suis pas...

JEAN-MARIE STRAUB : Bon alors qu'est-ce que vous avez éprouvé, qu'est-ce que vous n'avez pas éprouvé, en reprenant mon terme à moi que c'est un film barbare ? Qu'est-ce que vous avez éprouvé qui rejoint la chose ?

LE SPECTATEUR : Déjà le style que vous avez donné aux acteurs, Othon qui parle on comprend la moitié de ce qu'il raconte... Alors c'est dommage, c'est pas dommage : c'est le choix esthétique... La, comment... la diversité que vous avez choisie dans le jeu des acteurs également.

JEAN-MARIE STRAUB : La quoi, la ?

LE SPECTATEUR : La diversité.

JEAN-MARIE STRAUB : La diversité, oui. Ah oui,

ça j'y tiens à la diversité. Parce que si quelqu'un vient me dire Machin est très bon et les autres valent rien là ça m'intéresse pas... Moi, je suis un dé, un démocrate impénitent.

LE SPECTATEUR : Oui, en matière d'art on s'en fout de la démocratie, donc...

JEAN-MARIE STRAUB : Non non, mais moi je m'en fous pas.

LE SPECTATEUR : Donc... donc ce que j'aimerais c'est vos commentaires sur le choix esthétique que vous avez fait, c'est...

JEAN-MARIE STRAUB : Y'a aucun choix esthétique sur les acteurs, aucun. Ils sont ce qu'ils sont. Et, je les ai fait travailler chacun individuellement en tant que ce qu'ils sont, c'est tout.

LE SPECTATEUR : Oui, mais devant tout ça, vous auriez pu... accepter, ou leur dire Non pas du tout je veux que vous jouiez tous sur un, une certaine forme, un certain style, vous les avez laissés...

JEAN-MARIE STRAUB : Non, y'a pas de style, y'a pas de style! J'ai, j'ai horreur du style! Le style, c'est l'homme même, c'est tout! Ça n'existe pas. Le style c'est, c'est la merde!... Buffon a dit Le style c'est l'homme même, c'est tout. Bon alors, le style c'est moi, et moi je suis pour un éventail le plus large possible. Alors, plus ils sont différents, divers, opposés, plus je suis content. Je je me serais bien gardé de leur imposer un style. C'est ce que font tous les théâtres distingués, en particulier en Allemagne!

..... **Plan 20**

(28 secondes)

L'autre salle, avec le mur bleu au fond et le noir en amorce au premier plan. La caméra est à la droite des spectateurs. Le champ est d'abord vide puis Jean-Marie Straub entre par la gauche.

JEAN-MARIE STRAUB, en faisant des moulinets avec sa main droite en l'air : Dès qu'on impose un style, on impose de l'esthétisme. Voilà. Et on, on se fait passer pour un artiste. Mais l'artiste ça n'existe pas. Un artiste c'est un mec qui a une extrême patience et rien d'autre. C'est un artisan.

Il disparaît dans le noir sur la droite.

..... **Plan 21**

(2 minutes 34 secondes)

C'est exactement le même cadre que le plan 19, on comprend que c'est une suite du même débat. Jean-Marie Straub qui s'approche du premier rang est souvent en partie hors champ, coupé verticalement, on ne voit que le dos de sa veste marron et l'arrière du crâne.

JEAN-MARIE STRAUB : Non, il faut quand même que je vous dise calmement... que je tiens absolument à la diversité, et je tiens absolument à la façon de dire le texte... qui parfois est très très difficile... au niveau de de... des gens qui l'entendent et l'écouent, et c'est ça qui fait, qui fait que le film existe, s'il vous plaît. De même que les bruits etc. Bon. Éliminer toute toute votre saloperie, là... ça aurait consisté à faire un néant, à fabriquer du néant. Et le néant, y'en